

Air



© Laurent Paillier

Dans l'air du temps

Vincent Dupont, qui s'était fait un prénom comme chorégraphe en 2001 avec *Jachères improvisations*, nous a livré sa dernière pièce, *Air*, au Théâtre de la Cité internationale, dans le cadre du festival Faits d'hiver, une œuvre composite, mêlant plusieurs disciplines (chant, théâtre et danse), un opéra de chambre parfaitement réglé.

De fait, les costumes des deux interprètes, l'auteur en personne et l'excellente danseuse Aline Landreau, sont des robes de... chambre, confectionnées par Laurence Alquier et Kite Volland, en épais lainage, d'une teinte ocre fauve qui en jette. Un talentueux quatuor vocal (Anne Garcenot, Valérie Joly, Fabrice Augé-Dedieu, Wahid Lamamra) pousse une chansonnette qui va du motet élaboré au rôle et à l'aboiement, en passant par toutes sortes de modulations : sprechgesang, human beatbox, dialogue d'un théâtre radiophonique, poésie sonore... La musique de Valérie Joly profite de la subtile sonorisation de Maxime Fabre et aussi de quelque altération, réverbération, amplification. Pour donner une idée de la qualité de la B.O. produite *live*, depuis la régie de la petite galerie vidée de tout accessoire superflu pour l'occasion, aquarium enluminé, dispositif sacré plus proche de la tribune réservée aux chœurs dans les églises que de la fosse d'orchestre des salles de concert : on se serait cru par instants dans un des passages d'*Einstein on the Beach*, récemment présenté à Paris.

De même, il n'est plus besoin de louer la sublimité des éclairages conçus et réalisés par Yves Godin qui, depuis plusieurs années déjà, sait mettre en valeur êtres et choses, corps et décor, essentiel et accessoire, comme cette simple pelisse qui enrobe le protagoniste au début du spectacle, une forme informe qui rappelle un peu la perf de Miss Huynh intitulée *La Feuille* et certains numéros de Mummenschanz vus ici même, pouvant être diversement connotée (vêtement préhistorique, manteau de Saint Martin le Miséricordieux, bâche pour indigène de la République...). Un bloc de marbre occupe le centre de la scène, qui a été scié en deux horizontalement, tel un étau dont l'écartement varie le temps du show, irradiant une fluorescente lumière blanche. Un vaste écran meuble le fond de la salle, *silver screen* sur lequel s'inscriront ombres étranges et volumes énigmatiques qui feront basculer l'univers chaotique de la pièce vers le surnaturel.

Les textes de Charles Pennequin, à mi-chemin entre la poésie populiste, mathématique mais décomplexée d'un Queneau et la vivacité monosyllabique et somme toute ludique d'un Bobby Lapointe, sont impeccablement interprétés par le quatuor ainsi que par le chorégraphe, comédien de formation. La danse est fine, précise, par certains côtés, africaine ; c'est une transe transfigurée, stylisée, sous contrôle. Pour son solo inaugural, le danseur a estimé nécessaire de se jucher sur des chaussures à plateforme de *Drag Queen* (une mode un peu démodée qui risque de faire dater l'intention). À un moment, il utilise une carabine à plomb qui illustre le texte du poème sous-surréaliste. La variation d'Aline Landreau, élégante et intense, exécutée pieds nus a, elle aussi, quelque chose de guerrier et même d'inquiétant...

Une pièce bellement composée, savamment interprétée et d'une juste durée.